

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Action et Passion chez Péguy

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 196-216

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Action et Passion chez Péguy

Sans doute, n'accomplirons-nous jamais assez de généreux efforts pour connaître avec respect et aimer en profondeur l'époque où nous vivons. Garder son esprit jeune et alerte, disponible et souple afin qu'il puisse discerner ce qui est bon et le retenir,¹ préoccupé de « tout ce qu'il y a de vrai, de noble, de juste, de pur, d'aimable, d'honorable ».²

Mais ce souci ne devrait jamais devenir la cause d'une perte de mémoire ; le passé, proche ou lointain, peut sans cesse nourrir en nous l'âme et l'esprit. C'est pourquoi cet article voudrait attirer votre attention sur une grande œuvre de Péguy. La mode sévit partout, hélas, même là où elle devrait ne point se manifester. On ne parle guère aujourd'hui de Péguy ; on le garde en réserve pour les périodes de guerre où on l'exploite, déformant sa pensée et sa parole que l'on oriente vers un sens étroitement patriotique pour ne pas dire cocardier.

Son *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, auquel je voudrais m'arrêter, me semble traiter de situations et de problèmes étrangement actuels et répondre à quelques questions qui, sans nul doute, nous touchent tous d'une manière ou d'une autre. « Quand un arbre de théâtre, quand un amour de théâtre sort de chez le fabricant, il est tout de même un arbre tout fait, il est tout de même de théâtre. Il a beau être neuf, il n'est pas pour cela un vrai arbre, un arbre dans la campagne. Ce n'est pas pour cela un nouvel arbre dans le monde. Ce n'est pas une question de degrés, c'est une question d'ordre : Homère est nouveau ce matin, et rien n'est peut-être aussi vieux que le journal d'aujourd'hui. C'est une question de nature et d'essence. »³

¹ Cf. I Th. 5 : 21.

² Phil. 4 : 8.

³ Note conjointe, Gallimard, p. 24.

Jeanne d'Arc, dite socialiste

En 1897, alors qu'il avait vingt-quatre ans, Péguy éprouvait un irrésistible besoin de se donner, d'agir. Il croyait être au-delà d'une attitude de foi chrétienne qu'il refusait avec violence, en raison du dogme de l'enfer — mal présenté, mal expliqué —, en raison de l'attitude des représentants officiels de l'Eglise, auxquels il reprochait soit de nier le temporel de l'éternel, soit l'éternel du temporel, et en plus de prêcher une sorte de résignation passive, malsaine, à la souffrance et à la mort.⁴

Depuis trois ans, il vivait pauvrement à Paris, où il poursuivait ses études, nouant de grandes amitiés et où, surtout, il prenait une conscience aiguë et poignante des misères de la grande ville. Selon ses moyens et ses forces, il s'efforçait d'y porter remède ; mais, au fur et à mesure, croissaient en lui la révolte devant tant d'injustices, l'angoisse devant tant de misères. Il éprouve alors le sentiment qu'il faut à tout prix entreprendre la transformation radicale de la société. Péguy s'initie au socialisme, dans un mouvement de tendre révérence pour l'homme ; il se fait socialiste comme on entre en religion. Et au cœur foisonnant de ses recherches, de ses angoisses, de sa révolte, de son amour, se dessine, toujours plus insistant, le visage d'une fragile et courageuse jeune fille : Jeanne d'Arc. Il entreprend de longues et minutieuses études, compile les renseignements, feuillette les manuscrits ; il travaille et lit beaucoup, mais médite encore davantage. Avec un infini respect, il s'efforce, oublieux de lui-même, de pénétrer dans l'intime de Jeanne, de la retrouver « se faisant » sous le regard de Dieu. De l'histoire vécue par la pucelle d'Orléans, il ne tient pas du tout à réaliser une espèce de bande dessinée, quelque chose de très extérieur ; il désire au contraire suivre, pas à pas, la jeune fille dans son aventure intérieure. Elle fut, à sa manière, une grande révolutionnaire : c'est elle qu'il veut comprendre et imiter. Femme d'action, elle le conduit d'abord à la solitude et au silence, « ... car une révolution revient essentiellement à fouir plus profondément dans les ressources non épuisées de la vie intérieure ; et c'est pour cela que les grands hommes d'action révolutionnaire sont éminemment des grands hommes de grande vie intérieure, des méditatifs, des contemplatifs ; ce ne sont pas les hommes en dehors qui font les révolutions, ce sont les hommes en dedans ».⁵

Ainsi naîtra un vaste drame, divisé en trois parties. Toute l'œuvre a pour centre la misère, la misère humaine poussée jusqu'à l'infini, qui est l'absence éternelle, le péché sans pardon possible. L'ambiance intérieure

⁴ Cf. *de la grippe et encore de la grippe*, éd. la Pléiade.

⁵ *Avertissement au cahier Mangasarian*, éd. la Pléiade, p. 1388.

et spirituelle du drame nous enveloppe dès le début, où Jeanne nous laisse entendre combien elle se sent malheureuse, faisant un constat, se posant une question, éprouvant un sentiment pénible.

La rencontre de deux petits orphelins affamés lui révèle, de façon tangible, la souffrance physique et morale des hommes aussi bien que la vanité de tout effort, de toute charité (celle-ci demeurant singulière et momentanée : le pain ne nourrira que ces deux malheureux et, dans quelques heures, ils connaîtront de nouveau la même faim !).

Ainsi, Jeanne **constate** l'odieuse toute-puissance de la guerre, et elle se pose une double **question** : pourquoi ce silence de Dieu ? pourquoi cette éternelle damnation des âmes ?

Enfin, elle **éprouve** intérieurement une troublante complicité. Elle ressent une culpabilité qui a le goût même de la souffrance des damnés, voués à vivre éternellement dans le mensonge, mal situés, sans liens véritables avec le réel ou avec la vérité profonde de leur être, de leur vocation, des autres, endurant l'absence du Père. Elle s'aperçoit que tous sont responsables du mal ambiant, mais qu'ils veulent l'ignorer, faussant ainsi toutes relations aussi bien extérieures qu'intérieures, oubliant « que la pire des partialités est de se refuser, que la pire ignorance est de n'agir pas, que le mensonge le pire est de se dérober ». ⁶

C'est pourquoi Jeanne veut entreprendre quelque chose. La première partie du drame traite de la **vocation** et de la mission de Jeanne. Se sachant complice de cette damnation montante du monde, et responsable des âmes, pour fuir le mensonge, elle veut agir. Elle se révolte alors ; elle rêve même, pour sauver tous les autres, de se substituer à eux dans la damnation. ⁷ Elle consent à partir pour la guerre.

La deuxième partie nous situe en pleines batailles. Après la vocation, **l'action**. Mais celle-ci ne tarde pas à se désagréger pour aboutir à l'échec, devant Paris. Jeanne connaît alors une douloureuse solitude, ses compagnons d'armes la quittent, les voix intérieures se taisent. Son angoisse se resserre. Elle avait connu la hantise de la damnation du monde, elle connaît maintenant la souffrance de croire à la damnation de ceux qu'elle-même a entraînés dans la bataille humaine. Ce qui nous conduit dans la troisième partie : **la passion**. Jeanne entre en agonie, pour ne pas dire en désespoir.

⁶ *Compte rendu d'un congrès*, p. 387.

⁷ Cela nous rappelle S. Paul souhaitant d'être anathème loin du Christ, s'il le fallait, pour ses frères juifs. Romains 9 : 3.

*Oh ! j'irais dans l'enfer avec les morts damnés,
Avec les condamnés et les abandonnés,
Faut-il que je m'en aille avec les morts damnés ;*

*Faut-il que je m'en aille aux batailles damnées,
Avec mes soldats morts, morts et damnés par moi,
Faut-il que je m'en aille aux batailles d'en bas ?*

Faut-il que je m'en aille à tout jamais en bas ?

*Faudra-t-il que je mène en la bataille en bas
Tous ceux que j'ai tués, tous ceux que j'ai damnés,
Tous ceux que j'ai menés aux batailles passées,
Tous ceux que je menais en la bataille humaine ; (...)*

*Il fait nuit par le monde et sur toute souffrance,
Mais moi je suis enclose en la prison mauvaise,
En attendant la géôle infernale éternelle,
Et je suis toute seule, enclose en la prison,
Seule avec ceux-là...*

*Seule sans un de ceux que j'avais avec moi,
Seule sans une amie et sans un de tous ceux
Que j'avais avec moi dans la souffrance humaine,*

*Seule sans une amie et sans vous ô mes sœurs,
Mes sœurs du paradis qui m'avez renoncée,
Qui me laissez seule ...*

*Je vois bien qu'il faudra que je demeure seule,
Sans vous avoir, mes sœurs, et sans avoir mon Dieu,
Seule déjà, seule à jamais, sans avoir Dieu.⁸*

Ainsi, devant l'infinie misère spirituelle et temporelle, Jeanne s'est armée ; en vain : le mal submerge tout ! Mais elle sait, finalement, qu'il ne suffit pas d'une vie active pour que le salut se répande :

*Pardonnez-moi, pardonnez-nous à tous tout le mal
que j'ai fait en vous servant.*

*Mais je sais bien que j'ai bien fait de vous servir.
Nous avons bien fait de vous servir ainsi.
Mes voix ne m'avaient pas trompée.*

³ *Jeanne d'Arc*, éd. de la Pléiade, pp. 306-307 et 311.

*Pourtant, mon Dieu, tâchez donc de nous sauver tous, mon Dieu.
Jésus, sauvez-nous tous à la vie éternelle.*⁹

Au seuil de sa collaboration à l'œuvre socialiste, Péguy, s'étant profondément recueilli, revivant à sa manière — nourri aussi bien de Sophocle que de Michelet — l'aventure de Jeanne, la pucelle d'Orléans, présentait déjà obscurément non seulement les difficultés, voire les échecs de cette action, mais peut-être aussi la nécessité d'une ouverture à autre chose, à quelqu'un qui seul, par grâce, pourrait donner valeur et fécondité à son ardent et pauvre effort humain. (C'est là un rappel qu'il serait bon de laisser résonner en nous. Sollicités de toutes parts à « faire quelque chose », nous nous affairons, nous nous épuisons dans une activité qui risque de tourner à vide, parce qu'elle manque d'une certaine désappropriation, d'une certaine pauvreté essentielle ; disons le mot, d'une certaine ouverture à la Présence gracieuse de Celui seul qui devrait prévenir notre action, assister à son développement. Car, de tout Il est la source et le but.)

Pour l'heure, Péguy n'est pas encore parvenu à cette vérité que tout son être pressent ; néanmoins il est « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas ».¹⁰

Douze années de recherches

Péguy entreprend la publication des *Cahiers de la Quinzaine*. Il est devenu socialiste pour être un homme à plein temps et à part entière. Aussi refuse-t-il avec vigueur et courage toute inféodation, tout exclusivisme, tout esprit de clocher. Seules comptent à ses yeux « la plaine de la vérité », comme dirait Platon, et la liberté imprescriptible de la conscience humaine. Au nom de cet amour de la liberté et de la vérité,¹¹ il dénonce avec véhémence tout ce qui est propagande,

⁹ Ibid., p. 326.

¹⁰ Note conjointe, p. 59.

¹¹ Il est intéressant de rappeler que ces deux réalités étaient au cœur d'un débat passionné qu'ont connu les assises du Concile Vatican II. Pour certains Pères, seule la vérité avait des droits réels. Qui se trompe n'a plus que des droits concédés ; la liberté dont il jouit encore dans l'erreur est pure tolérance. D'autres Pères, la majorité, sans nier le devoir de se soumettre à la vérité dès qu'on la voit, soutenaient que l'homme ne saurait accéder à la Vérité sans avoir la liberté de le faire. La liberté fait donc intrinsèquement partie de la vérité. L'homme s'ouvre à la vérité par une adhésion personnelle, spontanée, de son esprit. Voilà ce qu'au début du siècle déjà, Péguy défendait courageusement, presque en solitaire. Voir *Dignitatis humanae*.

démagogie ou totalitarisme (que celui-ci soit de tendance matérialiste ou spirituelle).

Parallèlement à cette activité de combattant, Péguy accomplissait une œuvre de philosophe, dénonçant trois grands mythes de la pensée moderne. Il refuse que l'on fasse de la **science** le seul et unique moyen de joindre et de connaître le réel. Il défend les droits d'une vraie pensée métaphysique, souple, vivante, concrète. Voilà qui le conduira à dénier toute valeur sérieuse à une certaine conception — alors régnante — de l'**histoire**, qui prétend tout analyser, dénombrer, embrasser, juger : sorte de transposition et de parodie laïque du jugement dernier, avec ce que cela implique d'omniscience, de domination des temps et d'absolu dans la sentence portée. Enfin, sans vouloir le moins du monde entraver le **progrès** technique, Péguy ne pouvait accepter l'idée d'un progrès linéaire dans le monde de la pensée : « Descartes n'a pas battu Platon comme le caoutchouc creux a battu le caoutchouc plein, et Kant n'a point battu Descartes comme le caoutchouc pneumatique a battu le caoutchouc creux... »¹² Ce prodigieux effort du cœur et de l'intelligence l'achemine paisiblement vers une nouvelle saisie de Dieu et de lui-même. Sans compter que mille soucis, mille difficultés de finances et de santé, le constat que, historiquement, le socialisme a échoué (la mystique devenant du politique) : tout cela force Péguy à réfléchir de façon toujours plus serrée. La détresse le déprime profondément et de toutes ses forces, il lutte contre le désespoir, prenant le difficile chemin de l'Espérance. C'est alors que la joie fait lever en lui une aurore nouvelle : il découvre, avec intensité, le mystère de l'humanité de Jésus ; du même coup, lui apparaît le vrai visage du christianisme qui aime, respecte, vénère tendrement les réalités charnelles et temporelles. Il se met à écrire *Clio*, et c'est la muse païenne de l'histoire qui, méditant sur sa propre misère, entraîne Péguy au cœur du christianisme, lui rappelant le récit de la Passion du Sauveur.¹³

L'« échec » de la croix qui se poursuit dans l'« échec » du christianisme attire Péguy : il y entend la note juste, qui convient à sa détresse et que son cœur, son âme, son esprit attendaient depuis si longtemps.

C'est ainsi qu'en 1909, Péguy, « demeuré le même homme, mais de la même manière qu'un arbre pourvu de ses feuilles est semblable à son propre squelette d'hiver... »¹⁴ s'efforce de surmonter sa crise intérieure en composant *Clio* et en se tournant une fois encore vers Jeanne d'Arc.

¹² *Onzième cahier de la huitième série*, pp. 1094 et sq.

¹³ Cf. *Clio*, éd. de la Pléiade, pp. 447 et sq.

¹⁴ Confié à G. Valois, cf. *Clio*, p. 388.

En effet, il se préoccupe de faire jouer son drame de 1897, à Orléans. Mais, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il s'agit là d'une tentative illusoire. Illusoire pour deux raisons : les promesses d'aide qui lui sont accordées généreusement ne sont suivies d'aucun effet ; par ailleurs, la représentation exigerait trois jours de spectacle. Il ne peut même pas rééditer cette œuvre aux *Cahiers de la Quinzaine*, puisqu'il leur avait donné pour loi de ne rien publier, sinon de l'inédit. Alors il se met à relire son texte, il médite, rêve, corrige, ajoute. Insensiblement, naît à partir du premier drame (première partie : la vocation) le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*.

Lisons maintenant la « prière d'insérer » que Péguy joignit aux exemplaires de presse :

« Ce que c'était qu'une paroisse chrétienne, une paroisse française au commencement du quinzième siècle ; ce que c'était une paroisse lorraine, en plein cœur de la chrétienté ; comment les malheurs du temps, les désastres et les déchirements du royaume retentissaient sur la vie intérieure, lui donnant un approfondissement qu'elle n'avait peut-être jamais atteint ; créant une mystique ; comment dans cette chrétienté, dans ce peuple chrétien, la sainteté poussait pour ainsi dire toute seule, simple et s'ignorant elle-même ; non point travaillée par des exercices, par des force-ments de serre, mais littéralement en pleine terre, comme une fleur du pays, comme une plante vigoureuse et vivace, fille du terroir, naturelle en ce sens autant que surnaturelle, et qui enfonçait dans le sol des racines d'une profondeur incroyable ; comment la plus grande histoire du monde, et la plus belle, est ainsi venue tout naturellement au monde, est sortie naïve et toute neuve : c'est ce que M. Péguy a entrepris de représenter dans ce *Mystère*, restituant un genre en lui-même aussi qualifié que le fut la tragédie antique elle-même et la tragédie classique. Devant ces grands exemples, devant ces grands enseignements de la réalité, une seule attitude est décente, une seule attitude est permise à l'historien : respecter ces exemples et cette réalité, recevoir ces enseignements et les rendre autant que possible avec une fidélité absolue. Notre situation envers ces grands saints est exactement la situation de Joinville envers S. Louis. C'est dans l'esprit, dans la lignée des Chroniqueurs que nous devons résolument nous ranger. On saura gré à M. Péguy d'avoir écrit ce *Mystère*, sans un mot d'archaïsme qui sente le bibelot. »¹⁵

¹⁵ Cf. aussi *Un nouveau théologien*, éd. de la Pléiade, pp. 1023,1077.

Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc

Il se peut fort bien que, dans la pensée de Péguy, ce vaste poème lyrique se prolongeât largement. Mais tel qu'il nous est donné, relativement au drame originel, il témoigne d'une grande rigueur classique. Péguy a appris le dépouillement. La scène se situe sur les seuls coteaux de la Meuse ; les personnages ne sont plus qu'au nombre de trois. Il y a Hauviette, dix ans, amie de Jeanne. Elle annonce déjà la petite fille Espérance. Madame Gervaise, leur aînée, qui a quitté le pays pour entrer en religion. Elle a vingt-cinq ans et symbolise l'attachement fidèle à l'Eglise. Jeanne enfin, qui a quatorze ans.¹⁶ Elle incarne aux yeux, à la pensée et au cœur de Péguy le peuple français avec son humble et fidèle expérience de la misère, avec sa bonté, sa dignité, son génie. Elle représente également ce pour quoi Péguy devint socialiste : la pitié pour les malheureux, la volonté de lutter contre toute misère. Elle manifeste encore la victoire de la vie sur le « tout fait »,¹⁷ la promesse de la grâce.

Une lecture superficielle peut s'offusquer de la disproportion entre l'âge des deux enfants et les propos qu'elles tiennent. En fait, ce qui compte pour Péguy, c'est moins l'enregistrement à l'état civil que l'enracinement dans l'être. Or, l'enfant vit plus proche du jaillissement originel, de la fraîcheur native de l'être ; il porte en lui et dans ses attitudes comme le parfum de l'au-delà ; il est un mémorial lointain de Paradis et semble toujours nous dire comme Jésus à Eve :

*O mère ensevelie hors du premier jardin,
Vous n'avez plus connu ce climat de la grâce,
Et la vasque et la source et la haute terrasse,
Et le premier soleil sur le premier matin.*

*Et les bondissements de la biche et du daim,
Nouant et dénouant leur course fraternelle
Et courant et sautant et s'arrêtant soudain
Pour mieux commémorer leur vigueur éternelle,*

*Et pour bien mesurer leur force originelle
Et pour poser leurs pas sur ces moelleux tapis
Et ces deux beaux coureurs sur soi-même tapis
Afin de saluer leur lenteur solennelle.*

¹⁶ Lire les pages de *Clio* 330-335 où Péguy insiste sur l'importance que revêt l'âge, dans la connaissance de quelqu'un ou d'une œuvre.

¹⁷ Cf. *Clio*, pp. 328, 343-344.

*Et les ravissements de la jeune gazelle
Laçant et délaçant sa course vagabonde,
Galopant et trottant et suspendant sa ronde
Afin de saluer sa race intemporelle.*¹⁸

Le titre

Il pose quelques questions, dont une étude, même brève, nous apportera de précieuses lumières.

Mystère nous renvoie à la fin du moyen âge. C'est en effet au quinzième siècle que, rapidement, grâce à « la Confrérie de la Passion », les « mystères » se développent et se répandent.¹⁹ Il y eut d'abord des jongleurs qui racontaient la Passion sur les places publiques. Puis, on éprouva le besoin de dialoguer, de dramatiser ce récit. Ainsi furent créés les *Mystères de la Passion* dont les trois plus célèbres sont de la plume de Mercadé, Gréban et Michel.

Parler de *Mystère* à la fin du quatorzième siècle, c'était évoquer une représentation dramatique relative à la Bible (ancien et nouveau testaments), à la vie des saints et à Jeanne d'Arc. Mais comment ce vocable en est-il venu à désigner une œuvre théâtrale ? Peut-être en raison d'une confusion du latin médiéval entre *Mysterium* et *Ministerium*. Le « mestier » désignait d'abord le service de Dieu ; le « Mistere », fortement rapproché de mestier, signifiait un office, une cérémonie. Nous verrons l'importance prise dans la pensée de Péguy par cette notion de métier : il revêt une dimension proprement liturgique ; or, le théâtre n'est-il pas né de la liturgie ?

Il convient de souligner enfin dans ces *Mystères* ce qui les rapproche encore de Péguy. C'est l'importance accordée au pathétique ainsi qu'à un réalisme très proche, très familier. Écoutons cette confidence du poète :

« Il faut bien comprendre cela : le *Mystère*, je l'ai écrit avec le catéchisme de la paroisse où j'ai passé mon enfance ; le catéchisme de la vieille paroisse d'Orléans, où j'ai vécu avec beaucoup de petits pauvres et quelques petits riches : le catéchisme de la vieille paroisse de St-Aignan à Orléans.

¹⁸ *Eve*, éd. de la Pléiade, p. 935.

¹⁹ Cette Confrérie de la Passion reçut de Charles VI le privilège, renouvelé au XVI^e siècle, de représenter la Passion. Nous sommes à l'origine de ce qui sera la Comédie française.

Il y a autre chose : il faut que je vous le dise aussi. J'appartiens à une famille ouvrière. Mes grands-parents ont été ouvriers ; mon père a été ouvrier ; ma mère est restée ouvrière ; ce sont eux qui m'ont élevé au milieu des leurs, avec leurs camarades qui travaillaient le bois. Vous retrouvez cela dans le *Mystère*.

Ma mère m'a élevé dans la religion catholique, parce que sa mère l'avait élevée ainsi. C'est elle qui m'a raconté la Passion. Cela aussi vous le retrouverez dans le *Mystère*. »²⁰

En outre, nous savons que, à l'heure où il corrigeait les épreuves d'imprimerie, Péguy fut comme envahi par une sorte d'inspiration créatrice : jaillit soudain le magnifique chant de la Passion. C'est alors que tout change en profondeur, dans la pensée de Péguy et dans la signification de l'œuvre. J'en veux pour preuve le titre qui est modifié à ce même moment. Le *Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc* devient le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*.

Jeanne avait conscience qu'il lui était demandé d'agir, de faire une œuvre ; elle y mettait toute sa volonté, sa bonne volonté ; elle en mettait trop ! Car l'œuvre à faire c'est la divine charité, c'est l'exercice de l'amour — **reçu** — dans la foi et l'espérance.

Nous pouvons mieux saisir, maintenant, le sens du titre. Il annonce le débat intérieur rendu visible (voilà pour *mystère*) d'un amour qui se veut efficace, mais appelé à devenir un amour rendu efficace, parce qu'il accepte de l'être sous les apparences de l'échec, (voilà pour charité). Découvrir la Passion, c'était pour Péguy reconnaître l'unique source de salut, de vie, d'efficacité profonde. Réelle, mais non apparente.

Le style

On comprend pourquoi Péguy accorde une si grande importance au silence. (Dans l'œuvre de 1897, ce silence était comme imposé visiblement par des pages entièrement blanches !) Ce silence devient le lieu des lents mûrissements ; il est à la fois la source des paroles et leur couronnement, mieux encore, leur plénitude épanouie. Dans le silence, s'accomplissent et se nouent la parole humaine et l'œuvre divine. L'art de Péguy vise ainsi à la contemplation, dont, visiblement,

²⁰ Confié à G. Valois, *Action française*, 19 juin 1910.

il procède. Sa phrase, inlassable, semble stagner ; la pensée s'y mire sans cesse, toujours la même, dirait-on, à peine s'y dessine une imperceptible dérive. Mais cette apparente immobilité, cette bienfaisante lenteur est au service d'une communion. Notre conscience de lecteur se laisse peu à peu imprégner, se laisse gagner, soulever par une intime émotion. Le style de Péguy a quelque chose — je dirais — d'artisanal. Aussi bien au plan de l'expression qu'à celui de la pensée. Le même geste se répète — comme celui du sculpteur ou de l'ébéniste — et, insensiblement, tout se façonne, tout prend une forme convaincante. Le texte naît tout uniment hors de nous et en nous. Il naît en nous et nous naissons à lui, à son silence de plénitude. Tout procède par vagues : elles avancent, se retirent, avancent encore, s'épanchent plus loin, se retirent, puis débordent à droite et à gauche.

Heureuse celle qui versa sur ses pieds le parfum de l'amphore, celle qui versa sur sa tête le parfum du vase d'albâtre, à Béthanie, dans la maison de Simon, surnommé le lépreux ; sur ses pieds, sur ses vrais pieds, sur son corps charnel, sur sa tête réelle, sur la tête de son corps ; heureuses toutes et tous heureux pêle-mêle, pécheurs et saints. (...) Il a été donné aux plus grands pécheurs d'alors et de là ce qui n'a pas été donné aux plus grands saints des plus grands siècles. Ce qui n'a pas été donné depuis. Jamais. A personne. Heureuse celle qui d'un mouchoir, d'un vrai mouchoir, d'un mouchoir pour se moucher, d'un mouchoir impérissable essuya cette face auguste, sa vraie face, sa face réelle, sa face d'homme, d'un blanc mouchoir blanc cette face périssable ; sa face pitoyable...²¹

Le style de Péguy se développe à la manière même des réalités vivantes, où rien ne se refait, rien ne se reprend, rien ne se recommence : « Nulle oblitération, nulle annulation ; ce sont comme autant de propositions dérivées, réfractées de la proposition principale, autant de propositions secondaires, subsidiaires, auxiliaires qui ne font que réfracter la proposition principale, la reproduire, la traduire sur des plans déjà secondaires, déjà subsidiaires, déjà auxiliaires, si hauts, si considérables qu'ils soient ; sur des plans déjà dérivés, réfractés ; où elles ne font d'ailleurs que recevoir des faits, de l'expérience de détail, de l'expérience secondaire, subsidiaire, auxiliaire (elle-même dérivée, réfractée), des confirmations éclatantes qu'elles reportent naturellement, qu'elles font remonter à la proposition centrale. »²²

²¹ *Mystère...* pp. 403-404.

²² *Clio*, p. 433.

Le poète de l'incarnation

Faisons un sort à l'accusation de chauvinisme dont Péguy est souvent victime. C'est l'amour de sa patrie qui le conduit en droite ligne à l'amour de la terre, de l'univers entier, de toute la création. L'enracinement dans une terre concrète s'avère être le seul moyen de rejoindre les réalités universelles. En paraphrasant C. F. Ramuz, disons que nous passons de l'élémental à l'universel. Ainsi, l'universel vient à nous avec un visage, un parfum, une saveur bien précis. Sans doute, puis-je affirmer la vérité abstraite que j'aime le goût du vin. Mais n'est-ce pas plus parlant, plus vrai d'avouer l'amour de tel vin, fruit de telle vigne, marqué à tel millésime ?

De plus, n'oublions pas que ce sont des enfants qui parlent dans notre poème. Or, le monde reste une idée vague pour l'enfant. Le village, par contre, est une expérience quotidienne. Jeanne va de son village à l'univers, de sa paroisse à l'Eglise.

Enfin, pour Péguy, il s'agit partout, toujours et en tout, de bien faire son métier. Bien faire son « dur métier de vivre », comme l'illustre Rouault, bien faire son métier de français²³, de chrétien, de bergère. Jeanne, sainte de chez nous, fille de la campagne, souffre de ce que la terre n'est plus labourée ou de ce que les soldats brûlent le bel or des blés. Elle accueille voix et visions comme elle file la laine ou garde ses moutons. Péguy s'émerveille de découvrir en elle une parfaite fusion du spirituel et du temporel, un enlacement de la grâce et de la nature humaine. L'humain, le temporel sont la figure — en creux — du spirituel et de l'éternel ; les creux de l'un épousant les pleins de l'autre.²⁴

*Car le surnaturel est lui-même charnel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et cherche jusqu'au fond
Et l'arbre de la race est lui-même éternel.*

*Et l'éternité même est dans le temporel
Et l'arbre de la grâce est raciné profond
Et plonge dans le sol et touche jusqu'au fond
Et le temps est lui-même un temps intemporel.*

²³ Cf. l'étymologie de métier et mystère théâtral.

²⁴ Cf. *Clio*, pp. 348-349.

*Et l'arbre de la grâce et l'arbre de la nature
Ont lié leurs deux troncs de nœuds si solennels,
Ils ont tant confondu leurs destins fraternels
Que c'est la même essence et la même stature.* ²

Jeanne s'est sanctifiée en s'occupant de sa patrie et de la guerre. « Elle accomplit une tâche divine par des moyens simplement humains. Elle exécute un ordre divin par des moyens strictement humains. Elle répondit à une vocation divine par des moyens strictement humains, par un travail, par une guerre militaire, par des opérations, par des efforts exactement humains. Elle accomplit une mission divine par des moyens simplement humains. » ²⁶

Il y a toujours une grande impiété à vouloir oublier ou mépriser le temporel.

Composition du Mystère

Nous l'avons vu, Péguy commence son *Mystère* après avoir repris contact avec l'œuvre de 1897. Il en relit la première partie (la Vocation) et compose son poème en opérant un déplacement très significatif de son évolution. En effet, la prière du Notre Père apparaît seulement au troisième acte de la première partie ; tandis qu'elle ouvre le *Mystère*. Péguy revit donc sa Jeanne d'Arc de 97 dans la prière : celle-ci peut, sans doute, être lutte, « agonie », mais elle s'inscrit dans le Christ. Le Pater commenté permet de nous plonger aussitôt dans l'atmosphère intérieure de la petite bergère :

*Notre père, notre père qui êtes aux cieux, de combien il s'en faut
que votre nom soit sanctifié ; de combien il s'en faut que votre
règne arrive.*

*Notre père, notre père qui êtes au royaume des cieux, de combien
il s'en faut que votre règne arrive au royaume de la terre.*

*Notre père, notre père qui êtes au royaume des cieux, de combien
il s'en faut que votre règne arrive au royaume de France.* ²⁷

²⁵ Eve, p. 1041.

²⁶ *Un nouveau théologien*, p. 1016.

²⁷ *Mystère...* pp. 369-370.

On pourrait diviser l'œuvre en deux grands mouvements, chacun comprenant deux parties. On aurait alors :

- I 1. Une méditation passionnée de Jeanne, douloureuse.
2. Un dialogue : Jeanne-Hauviette.

Les thèmes apparaissent dans le monologue intérieur de la petite fille ; puis, ils sont repris et s'entrelacent au cours du dialogue.

- II 1. Une prière solitaire de Jeanne, qui est adressée à Jésus et contemplation.
2. Un dialogue : Jeanne - Madame Gervaise.

La prière reprend certains thèmes et en amorce d'autres qui seront développés au cours de la conversation — inachevée — avec Madame Gervaise ; conversation qui tend elle-même, par moment, au monologue contemplatif.

Tout s'articule autour de la croix du Sauveur.

Hauviette — Jeannette

L'amie de Jeanne est débordante de joie. Elle se montre alerte, simple, courageuse. D'emblée, elle se situe naturellement en plein dans le vrai, dans l'abandon filial. Elle ne connaît pas la sombre angoisse de Jeanne, toute crispée sur elle-même, sur sa prière et sur les besoins du monde.

La prière d'Hauviette rythme et noue son existence ; elle s'inscrit dans le tissu naturel de sa vie :

*... le jeu des créatures est agréable à Dieu. L'amusement des petites filles, l'innocence des petites filles est agréable à Dieu. L'innocence des enfants est la plus grande gloire de Dieu. Tout ce que l'on fait dans la journée est agréable à Dieu, pourvu naturellement que ce soit comme il faut. Tout est à Dieu, tout regarde Dieu, tout se fait sous le regard de Dieu ; toute la journée est à Dieu. Toute la prière est à Dieu, tout le travail est à Dieu : tout le jeu aussi est à Dieu, quand c'est l'heure de jouer.*²⁸

²⁸ Ibid., pp. 395-396.

Elle reproche à Jeanne une certaine démesure, une exagération, une sorte d'hypertrophie de gestes intérieurs et extérieurs de religion.

*Oui, Jeannette ma belle, je fais ma prière, mais toi tu ne sors pas de la faire, tu la fais tout le temps (...) tu la fais à toutes les croix du chemin (...) Jamais les croix du chemin n'avaient tant servi.*²⁹

Hauviette décèle en son amie une sorte de scrupule, un manque de confiance vraie. Alors qu'elle-même est une enfant qui respire. Prière - peine - jeux - travaux : tout vient à son heure, tout facilite la respiration de l'être. Tandis que chez Jeanne, tout s'accumule et tend à l'asphyxie ; on dirait même qu'elle cultive son angoisse. Parlant des deux orphelins nourris, un jour, par Jeanne, Hauviette lui dit :

Ils auront faim ce soir, ils n'y pensaient pas ce matin ; ils avaient faim hier, ils n'y pensaient pas ce matin. Mais toi tu y pensais. Vous avez faim pour les autres. Ils en trouveront d'autres.

*Vous avez faim, pour les autres qui ont faim, même quand ils n'ont pas faim.*³⁰

Comme Péguy, Hauviette ne peut admettre les distinctions superficielles ; elle aime la communion des saints : tous dans la même vie, tous travaillant à la même pâte. Elle aime l'unité variée de la vie. Devant l'immensité du mal, elle préconise d'accomplir humblement, fidèlement, ce que l'on a à faire : « Voilà qui garde tout », voilà qui va dans le sens même de Dieu : il bénit les semailles, les paysans, les martyrs, tous également fidèles à leur tâche propre. Elle ne s'inquiète nullement de constater si oui ou non elle est exaucée : son abandon et son espérance sont absolus.³¹

Le thème de la Passion

Folle d'angoisse révoltée et d'amour pour les damnés qui souffrent jusque dans leur chair l'absence éternelle, Jeanne, voulant les sauver, s'offre corps et âme à la souffrance. Alors Madame Gervaise répond :

*Taisez-vous, ma sœur : vous avez blasphémé :
Car si le fils de l'homme, à son heure suprême,*

²⁹ Ibid., p. 375.

³⁰ Ibid., p. 381.

³¹ Ibid., cf. pp. 394-398.

*Cria plus qu'un damné l'épouvantable angoisse,
Clameur qui sonna faux comme un divin blasphème,
C'est que le Fils de Dieu savait.*³²

C'est ainsi que débute une longue et bouleversante méditation. Elle se déroule humble, fervente comme une procession, où les mots rendent la réalité évoquée vraiment présente, grâce à leur saveur si familière. On a le sentiment que les mots s'ouvrent et nous donnent accès à la réalité profonde, réalité que, par ailleurs, ils déposent en nous. Péguy avec une habileté consommée — et sans doute inconsciemment — nous donne de vivre soudain dans l'intime de Marie.³³ Parfois, nous nous trouvons en Jésus et en Marie.³⁴

Tout le drame est donc emporté par ce thème de la Passion qui recouvre les voix de Jeannette et de Madame Gervaise. Le débat de Jeanne devient une personne, celle même de Jésus, crucifié. Jésus l'inventeur de la Rédemption n'a pas pu autre chose que pleurer sur le premier damné. La Passion du Christ répond à la question de Jeanne : « Qui faut-il sauver ? comment sauver ? »

La résistance se détend, la paix s'insinue en son cœur au moment précis où le mystère paraît le plus dense. « Toute l'incarnation s'éclaire de toute la rédemption », et tout le mystère de Dieu retrouve au cœur de Péguy et de Jeanne son vrai visage. Comment pourrait-il demeurer celui qui, alors qu'on lui parle, est « tout occupé à damner des âmes » ?³⁵ La vie circule à nouveau, les échanges se rétablissent entre la douleur humaine et la présence divine. La méditation de Péguy a épousé le combat de la sainteté et du désespoir ; elle a participé au difficile enfantement d'une sainteté bien incarnée, sans mensonge ni fuite aucune. Péguy ne renie rien de sa véhémence protestation contre la misère et le mal ; il a néanmoins compris que la charité humaine devait s'ouvrir, s'approfondir, se dilater, se transfigurer au contact de la charité divine. La vraie bataille et le vrai capitaine de guerre sont Jésus et sa « bienheureuse Passion ». Jeanne vit étroitement de la sainteté de Jésus. Car « il y a des saints que je nommerai des saints de béatitude et pour ainsi dire d'anticipation. Et il y a des saints de militation qu'on pourrait nommer des saints de misère et de peine, et presque des saints d'amertume et d'ingratitude. Les premiers seraient les plus beaux et les plus grands. Mais Jésus est plus proprement le

³² Ibid., pp. 432-433.

³³ Ibid., pp. 470 et sq.

³⁴ Ibid., p. 477.

³⁵ Ibid., p. 43.

patron et le modèle des derniers (...). Tout (...) dans les prisons et l'agonie et la mort de Jeanne d'Arc est un écho, un reflet, un rappel, tout y est une fidélité au jugement, à l'agonie, à la mort de Jésus ».³⁶ Ainsi Péguy voue un amour et une admiration sans réserve pour cette petite fille qui a atteint la pleine grandeur humaine — ayant su vivre dans le risque ; et la pleine sainteté — qui est de participer à la passion du Seigneur de gloire.

Quelques préoccupations constantes

Je voudrais brièvement relever maintenant un certain nombre de thèmes qui s'entrelacent tout au long du Mystère.

- Il y a d'abord le sentiment de l'inefficacité ; de la solitude à quoi l'homme se croit renvoyé. Tout semble voué à la vanité : prières, charités, Passion de Jésus même.
- Sans doute, l'incarnation rédemptrice a-t-elle eu lieu, mais rien ne paraît avoir vraiment commencé de la sanctification du Nom de Dieu, de la venue de son règne.
- Davantage encore : on dirait que le règne de Jésus s'en va. Voyez déborder de toutes parts l'injustice, la haine, l'ingratitude, le péché.
- Aussi, l'homme est aux prises avec un double mal : celui de tuer le corps et même l'âme ; celui, pire encore, de désespérer de Dieu.
- L'âme tendre de Péguy, pauvre, éprouve un certain goût, un certain penchant pour le malheureux, pour le malheur. Un instinct ancestral lui murmure que là se dessine le meilleur chemin pour rejoindre l'homme au cœur de son être. Cet amour s'étend à tous les malheureux répandus à travers les espaces et les temps, y compris... l'éternité.
- Un thème revient sous diverses formes, c'est celui des disproportions. Il s'inscrit parfaitement à l'intérieur de cet héroïque enfantement d'une sainteté incarnée et vraie. Jeanne est des plus sensibles à l'opposition entre la réalité, tangible, immense des maux et l'impuissance des charités, même concrètes, des prières, même intenses et constantes. De même, elle a peine à accepter la lenteur des mûrissements devant la rapidité foudroyante des destructions.

³⁶ *Note conjointe*, pp. 208, 207.

- C'est qu'elle ressent un vif amour de la terre, des réalités terrestres ; amour qui ne peut s'exprimer que par une grande fidélité à la tâche temporelle confiée à l'homme. Cet amour prend une couleur nostalgique lorsqu'il évoque la présence charnelle de Jésus.

- Ce qui explique pourquoi Jeanne ne peut endurer l'absence. Absence de Dieu aux damnés ; absence de Jésus sur terre, aujourd'hui. (Mais Madame Gervaise lui fera découvrir cette présence charnelle de Jésus dans l'Eglise.) Absence en elle des siens et absence de Jeanne aux siens.

- Il y aurait encore le sentiment de la profonde unité de tout. A l'origine du christianisme, par exemple, il n'existait pas de distinction entre séculiers et réguliers, entre laïcs et religieux. Il y avait un seul couvent : la chrétienté ; une seule sainteté : celle de Jésus ; une parfaite communion des saints entièrement centrée sur Jésus. L'éternel s'exprime et se rend présent, actif à travers des réalités temporelles ; ces dernières s'ouvrent sur l'éternel. Plus précisément encore, Péguy se plaît à souligner que le christianisme a déposé l'infini en tout : dans l'amour comme dans la souffrance et le mal. « Je ne commets temporellement rien qui ne s'insère comme physiquement dans le corps de Dieu. »³⁷ « Ainsi vos crimes, les moindres de vos crimes ont un goût propre, un goût infini, qui est proprement le goût chrétien ; car vous avez inventé d'en faire un péché, (tout) le péché. »³⁸

- Enfin, il ne faut pas oublier ce qui cause la difficile naissance à l'abandon filial, à l'espérance divine ; c'est l'orgueil de vouloir faire mieux, d'améliorer l'œuvre même du Christ et des saints, l'orgueil de vouloir perfectionner le christianisme et d'avoir la prétention de connaître, de percevoir l'amplitude et les limites de la bénédiction divine.³⁹

La prière semble inefficace ? La solution ne consiste pas à prier de façon têteue, tendue, incessante ; mais de prier avec une totale confiance, avec cette certitude que la bénédiction de Dieu se répand sur tout métier bien accompli, sur l'humble et ardente fidélité à la tâche quotidienne. Que chacun fasse et puisse faire son métier : que Dieu bénisse, que l'homme travaille et souffre en se confiant à Dieu, que le chrétien aime et prie jusqu'au martyre s'il le faut, que la terre, interrogée par l'homme, réponde par son fruit.

La charité humaine s'avère inefficace ? C'est qu'elle n'accepte pas assez les lois de la divine charité, dont la toute-puissance s'exerce dans le

³⁷ *Clio*, p. 391.

³⁸ *Ibid.*, p. 492 ; voir encore 480 et 420.

³⁹ *Mystère...* pp. 523-525.

secret et l'invisible, au cœur du monde. La charité travaille un peu comme la vie, qui s'entend en fait de longs et imperceptibles mûrissements. Ainsi la bénédiction de Dieu déborde sur la terre infiniment plus que l'enfer, mais de manière plus cachée. On ne la perçoit que dans un acte de foi et d'espérance.

• Pour terminer, je voudrais encore souligner une longue méditation de la présence ; méditation diffuse à travers tout le *Mystère*, où Péguy témoigne d'un désir de présence chaude, charnelle d'autant plus violent qu'il s'enracine dans l'angoisse de l'absence. Il s'agit de la présence de Jésus, celle d'autrefois que, peu à peu, Jeanne redécouvre dans le mystère vivant de l'Eglise, de la communion fraternelle et dans les sacrements. Présence de Jésus en qui nous nous retrouvons tous et chacun, dans la mesure de notre fidélité humaine ; présence en dehors de laquelle nulle communion, nulle fécondité ne sont possibles. Présence qui donne un sérieux tragique à notre existence et à chacun de nos choix :

Un coq a chanté pour Pierre ; combien de coqs chantent pour nous ; la race n'est pas perdue.

La race des coqs n'est pas perdue.

*Seulement nous ne les entendons pas, ceux-là, nous ne voulons pas les entendre (...). La même histoire arrive toujours. Par la présence réelle, la présence de Jésus la même histoire arrive toujours.*⁴⁰

En guise de conclusion

Socialiste, Péguy s'est mis en quête de moyens humains efficaces pour délivrer les hommes de leurs misères, pour instaurer une réelle communauté humaine, fraternelle, « pour l'établissement de la République socialiste universelle ».⁴¹ Mais l'expérience lui fait connaître l'échec : ses amis l'abandonnent, trahissant la mystique et devenant des parlementaires au service de la politique avec son cortège de mensonges, de démagogie, de propagande, de visée totalitaire.

Chrétien, il se heurte à la difficile remise de son être, de ses projets dans un acte de foi éperdue. Il doit lutter pour rejoindre la réalité, qui est invisible. Il lui est demandé de consentir à ce que les moyens humains

⁴⁰ Ibid., p. 517.

⁴¹ *Jeanne d'Arc* de 1897, p. 27.

s'ouvrent à l'imprévisible et déconcertante action de Dieu. Il découvre alors que la vraie communion humaine naît de l'Homme-Dieu, Jésus de Nazareth et qu'elle s'accomplit en lui. Il perçoit le bouleversant scandale de la liberté humaine devant laquelle Jésus lui-même ne peut rien. Bien au contraire, il la respecte divinement, car sans liberté il n'y a ni grâce ni péché.

Nous avons vu que Péguy écrit parallèlement *Clio* et le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. Il est remarquable à quel point l'œuvre en prose apporte un prolongement à la réflexion du poème. En voici quelques exemples.

Dans le *Mystère*, Péguy s'aheurte à l'incompréhensible échec du Christ, Jeanne en est scandalisée. Dans *Clio*, cet apparent échec reçoit ses vraies dimensions : il est présenté comme une épreuve qui a valeur de preuve. Echec apparent, voulu de Dieu qui refuse toute preuve contraignante.

C'est un premier désastre, un désastre cosmique, géographique, en même temps qu'historique, un désastre en grand pour ainsi dire, que le christianisme n'ait pas mordu, sur toute la terre habitée, sur toute la terre catholique, sur toute la terre œcuménique, et, loin de là qu'il n'ait mordu que sur certaines parties, et non pas sur les plus considérables en étendue, en volume, en poids, en peuple, en masse, en surface couverte ; qu'il y ait eu tant de peuples et ainsi tant d'âmes où le christianisme n'ait pas mordu, n'ait pas atteint ; tant de peuples et tant d'âmes qui aient vécu abandonnées ; et qui ne s'en soient pas trouvées plus mal, mon ami, là, exactement là, malheureusement là est le secret, le creux du mystère. C'est un événement, une opération toute secrète, intérieure, très profonde, et qui souvent, d'autant qu'elle est profonde, d'autant plus qu'elle est plus profonde, souvent ne modifie point les aspects, extérieurs, superficiels, souvent ne change rien aux apparences. (...) Le chrétien, le christianisme, la chrétienté, la christianisation, l'événement chrétien, l'opération chrétienne est une opération moléculaire, intérieure, histologique, un événement moléculaire, qui a souvent laissé intactes les écorces de l'événement. (...) Le monde chrétien a été tellement abreuvé d'infortune(s) que vraiment ça n'est pas naturel, que c'est suspect ; qu'il y a du louche là-dessous. Que ça n'a pas pu se faire tout seul. Que ça devient une preuve. Que c'est une preuve, plus qu'un commencement de preuve. Ici encore, ici

dans l'ensemble, les épreuves font balle ; les épreuves font preuve.⁴²

Jeanne, nous l'avons vu, désirerait améliorer le christianisme, or *Clio* dénonce là une tentation. Ce sont des perfectionnements qui « pourraient appartenir en définitive à la religion du progrès, en fait de religion, qui est bien la plus grande hérésie moderne et irrégion ». ⁴³ Or, le christianisme n'est nullement une religion de progrès, précise Péguy, il est une religion mystique. « Celui qui veut renforcer le christianisme, perfectionner, être, se faire plus que chrétien, qu'il se méfie. Le malin est malin. La tentation est grande. C'est la tentation des chrétiens, des bons chrétiens » ⁴⁴

Dès lors que chacun de nous est lié au Seigneur Jésus, à son être et à son œuvre, d'une liaison « si profondément, si substantiellement, si centralement chrétienne » ⁴⁵ Péguy, dans *Clio*, nous laisse entendre que le scandale de Jeanne est dû à une lecture encore trop superficielle, trop « historique », des événements, son regard demeure trop matériel, trop humain, trop public. ⁴⁶

Il faudrait — mais c'est à vous de le faire — maintenant que nous sommes un peu sensibilisés à la pensée, au débat intérieur de Jeanne et de Péguy, repenser à notre temps, à nos problèmes. Péguy ne nous est-il pas tout proche ? sa pensée si fraternelle ne pourrait-elle pas apporter beaucoup de lumière dans notre nuit, beaucoup de paix dans nos angoisses, beaucoup de feu dans notre amour chancelant, dans notre foi veule et dans notre timide espérance ?

« Nul parallélisme mystique, nulle représentation mystique, d'un saint en un saint, d'un saint en Jésus, n'est peut-être poussée dans toute l'histoire de la communion mystique, à un degré aussi saisissant que la représentation, dans le détail même, de Jeanne d'Arc en Jésus. Il faut tenir notamment que les *Mystères* de M. Péguy ne garderaient point leur couronnement si cette représentation mystique cessait un seul instant d'être la grande régulation interne de son œuvre. » ⁴⁷

Gabriel Ispérian

⁴² *Clio*, pp. 418 et 482-483.

⁴³ *Ibid.*, p. 401, voir dès 397.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 400.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 495.

⁴⁶ *Ibid.*, cf. dès p. 482.

⁴⁷ *Un nouveau théologien*, p. 878.